



Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE



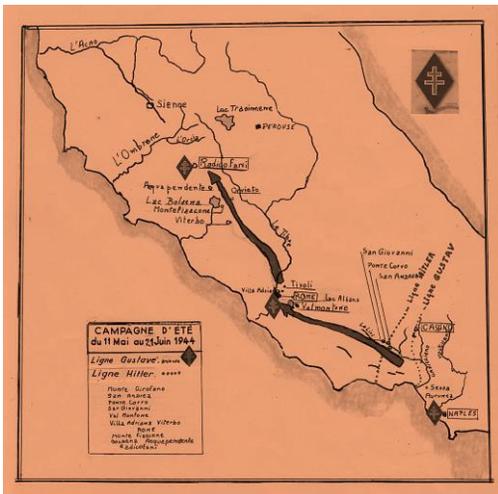
Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

Pendant l'été 1943, la guerre a pris un tour décisif en Méditerranée : en juillet, Les Alliés ont conquis la Sicile, provoquant la chute de Mussolini. Le 3 septembre, l'Italie a signé l'armistice. Aussitôt les Allemands se jettent sur les troupes italiennes pour les désarmer et occupent Rome. Les Alliés débarquent le 9 à Salerne, mais trop tard pour rallier les Italiens. Ils doivent conquérir pied à pied le sud de la péninsule.

Pour les Français libres, l'effondrement de l'Italie fasciste qu'ils ont si souvent combattue sur les champs de bataille d'Afrique, c'est la revanche du « coup de poignard dans le dos » de juin 1940.

Les Alliés, commandés par le général Alexander, se heurtent, entre Naples et Rome, à une défense énergique et habile des armées du maréchal Kesselring. Les Allemands occupent une position solide, la ligne « Gustav », barrant la péninsule de l'embouchure du Garigliano, sur la Méditerranée, à celle du Sangro, sur l'Adriatique, en passant par le Monte Cassino.

Devant les difficultés rencontrées par les Alliés l'état-major du général Eisenhower en Afrique, l'Allied Forces Headquarter, fait appel à des divisions françaises pour les envoyer en Italie. À partir de novembre 1943, les premiers éléments du Corps expéditionnaire français s'embarquent à Oran et à Bizerte à destination de Naples : la 2^e DIA division d'infanterie marocaine et la 3^e division d'infanterie algéro-tunisienne. La 4^e division marocaine de montagne doit les suivre. Le commandement allié a demandé au général Giraud de prévoir l'envoi d'une quatrième division : la 1^{ère} DFL est affectée dans ce but à la 1^{ère} Armée, devenue entre-temps le Corps expéditionnaire français.



Alphonse Juin © Ina

Mais début décembre, le général Alexander indique ne pas vouloir de la 1^{ère} DFL parce que, toujours équipée à l'anglaise, elle ne pourrait être engagée dans le cadre de la 5^e armée américaine. Il demande au commandant en chef Giraud de désigner au CEF une autre division. Ce dernier désigne la 9^e division d'infanterie coloniale en remplacement de la 1^{ère} DFL.

De Gaulle va s'y opposer fermement. Au cours d'une conférence interalliée le 27 décembre, il fait connaître « que la 1^{ère} division — non point une autre — ayant été mise à la disposition du commandant en chef allié, irait rejoindre en Italie celles qui s'y trouvaient déjà, aussitôt que son départ nous serait régulièrement demandé ».

Et Il ajoute, comme condition la participation des troupes françaises au débarquement en France : « Actuellement, le commandement allié reçoit le concours de l'armée, de la flotte, de l'aviation françaises pour la campagne d'Italie, sans que nous sachions jusqu'où et jusqu'à quand on veut la pousser et l'étendre. Or, pour nous, les futurs débarquements en France sont d'une importance primordiale.

Le moment est venu de dire que nous ne saurions renforcer nos troupes en Italie, ni même les y laisser longtemps à moins que les gouvernements américain et britannique ne nous donnent la garantie que l'opération " Anvil " aura lieu, que toutes les forces françaises d'Italie pourront y être engagées comme celles d'Afrique du Nord... »

Les Alliés qui ont besoin des divisions françaises pour le débarquement dans le Midi de la France acceptent ces conditions... L'état-major d'Alger décide de transformer rapidement la 1^{ère} DFL en division d'infanterie de type américain.



Véhicules et troupe française dans un port Italien
© Ministry of transport (Eric Minocchi)

Janvier- Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Ordre de Bataille de la 1^{ère} DFL au début de la Campagne d'Italie

Commandant la 1^e DFL : Général Brosset

Compagnie de QG 50 : Lieutenant Olivier

Première Brigade : Colonel Delange

1^e Bat. Commdt : Commandant Arnault

1^e Bataillon de la Légion Etrangère : Commandant de Sairigné

2^e Bataillon de la Légion Etrangère : Commandant Morel

22^e Bataillon Nord-Africain : Commandant Lequesne

Deuxième Brigade : Colonel Garbay

2^e Bat. Commdt : Commandant Galibert

Bataillon de Marche n°4 : Commandant Fougerat

Bataillon de Marche n°5 : Lt-Colonel Gardet

Bataillon de Marche n°11 : Commandant Langlois

Quatrième Brigade : Colonel Raynal

4^e Bat. Commdt : Commandant Fournier

1^e Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique :
Commandant Magny

Bataillon de Marche n°21 : Commandant Dives

Bataillon de Marche n°24 : Commandant Sambron

1^e Régiment d'Artillerie : Lt-Colonel L. Champrosay

Peloton d'aviation légère d'observation : Lieutenant La Porte

1^e Régiment de Fusiliers Marins (Reconnaissance) : C.F. Amyot
d'Inville

1^e G. Antillais (D.C.A.) : Lt-Colonel Léotard

1^e Bataillon du Génie : Commandant Tissier

1^e Bataillon de Transmissions : Commandant Piette

1^e Détachement de Circulation Routière : Capitaine Pons

1^e Escadron du Train : Commandant Dulau

Intendance Divisionnaire : Intendant Perrat

Groupe d'Exploitation Divisionnaire : Capitaine de Guillebon

9^e Compagnie de Réparation Divisionnaire : Lieutenant Banel

1^e Bataillon Médical : Méd. Lt-Col. Le Bihan

Ambulance chirurgicale légère. : Méd. Cdt. Vignes

Hôpital de campagne Hadfield-Spears : Méd. Cl. Vernier

Services divers : matériel, parcs, trésor, poste, prévôté, justice
militaire, aumônerie, dépôts, centres d'instruction, etc...

Soit au total 18 347 hommes



Yves Gras © Philippe Gras

La 1^{ère} DFL avait quitté Zuara le 23 août 1943 pour la région Nabeul-Soliman en Tunisie. Entre-temps, la 4^e Brigade était arrivée d'Egypte avec le 2^e Régiment d'Artillerie qui fut intégré au 1^{er}.

La 1^{ère} DFL achève l'hiver 43-44 à Nabeul tandis que les premières divisions du Corps Expéditionnaire Français (CEF) en Italie prennent part dès janvier 1944 aux combats sur la ligne "Gustav".

Durant le premier trimestre 1944, toutes les formations de la DFL accélèrent leur réorganisation et leur entraînement. Elles échangent leurs armes et leurs véhicules britanniques contre des matériels neufs venus d'outre-Atlantique qu'elles vont percevoir à Oran ou à Casablanca.

Fin mars 1944, la 1^{ère} DFL est devenue une véritable grande unité de 18 000 hommes avec ses trois brigades d'infanterie — en fait des régiments. Pour la constituer, il a fallu doubler ses effectifs : à côté de vétérans de l'Erythrée et de Bir Hakeim on trouve maintenant dans ses rangs beaucoup d'hommes, voire des unités entières, qui vont, dans les prochains combats, voir le feu pour la première fois.

Malgré ces transformations, elle conserve sa personnalité très particulière : nostalgique de son ancienne appartenance à la 8^e Armée, elle a gardé la terminologie britannique — ses unités d'appui et ses services au complet. Et contrairement à la 2^e DB, elle n'a voulu incorporer en corps constitué aucune unité de l'armée d'armistice. De même elle a refusé d'échanger l'insigne à croix de Lorraine de la division contre celui du CEF, le « coq sur soleil levant » que les FFL appelaient par dérision « le poulet de Giraud ».

La division refuse l'appellation de 1^{ère} DMI sous laquelle l'état-major d'Alger lui donne, le 27 avril, le nom de 1^{ère} division de marche d'infanterie. Le seul fait de prononcer ce nom indiquait qu'on lui était étranger. Pour eux, elle restait de toute manière la 1^{ère} DFL.

D'après Yves Gras La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

Le général de Lattre, commandant l'armée B, vient à Tunis prendre contact avec la division, qu'il aura sous ses ordres au débarquement en France. Malgré son talent, son intelligence et le prestige que lui confère sa brillante évasion de France, il ne réussit pas à séduire les FFL. « *Il n'aura pourtant rien négligé pour être dans la note*, indique Roger Barberot : *ni de sauter sur une table d'où il parlera aux officiers, ni le ton pathétique, ni l'œil voilé. Il dira : "Vous êtes les premiers parmi les premiers. La France vous attend avec une immense ferveur. Elle vous veut plus beaux encore que vous n'êtes".* Mais il s'adresse à des gens qui ont banni depuis 1940 les grandes envolées de style militaire et qui disent à leurs hommes avant la bataille : celui qui se fera blesser est un maladroit... Son ton de théâtre fait ricaner. » Les relations entre le général de Lattre et la 1^{ère} DFL resteront, jusqu'à la fin de la guerre, empreintes de raideur et de méfiance.

Janvier- Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Derniers jours en Afrique du Nord

Alexis LE GALL

Bataillon de Marche 5



« Quelles que soient les circonstances et malgré toute notre envie de partir enfin pour l'Europe et de reprendre cette lutte tragiquement terminée à Takrouna presque un an plus tôt par la disparition de plusieurs de nos vieux camarades, un départ est toujours empreint de nostalgie.



Alexis Le Gall

Ce site détestable de Beni-Khiar, où nous venons de passer un hiver sale et humide, nous nous y étions finalement habitués.

Et une fois de plus, et cette fois-ci encore plus sérieusement qu'avant, nous allons devoir abandonner le peu de ce qui nous apportait un petit confort supplémentaire.

Désormais, finis les camions supplémentaires d'emprunt où l'on pouvait loger lits-picots, tentes, accessoires, matériels de cuisine, tout ce rabiote que nous traînions, avions grappillé ou acheté depuis notre départ du Cameroun. Tout cela va rester et seul suivra, à l'échelon arrière, l'unique sac marin contenant vêtements, linge supplémentaire, objets et souvenirs personnels. Pour le reste nous ne disposerons désormais à la section que d'un Dodge 6x6 destiné au seul transport de nos matériels, armes et munitions. Tout reste, nous l'aurons sur le dos ou à la main, et rien d'autre ! Dans ces conditions il est très facile de prendre le train et nous pouvons nous embarquer sans problèmes dans des wagons à l'ancienne tirés par une locomotive poussive qui nous fait traverser, de nuit et en cahotant, une suite de collines et djebels tunisiens dont le seul nom qui me revient est celui de « Pont du Faz », près de la frontière algérienne, qui figura souvent dans les communiqués au moment des combats de la campagne de l'hiver 42-43 entre Franco-Alliés et Allemands.

Avec le jour nous entrons en Algérie. C'est une région toute nouvelle pour moi car le hasard a fait que, contrairement à beaucoup de nos camarades, je n'ai jamais écopé d'une mission de ravitaillement ou de recherche de matériel, à Alger, Rabat ou autres.

Et ce n'est pas encore cette fois-ci que je verrai Alger car, finalement, c'est à Bône que nous arrivons et que nous quittons nos wagons : Bône, la ville célèbre dans toute l'Afrique et dans toute la Coloniale pour son cimetière.

« *Le cimetière de Bône, l'envie de mourir il te donne* », célèbre rengaine colportée partout, avec leur accent inimitable, par tous les Bônois, béats d'admiration et d'attendrissement devant leur cimetière marin surplombant la Méditerranée.

Nous attendons tranquillement, colonnes par trois, que se regroupent le bataillon et les unités voisines pour nous diriger vers le port, quand passent, le long des colonnes, des camions amenant au travail des prisonniers italiens, lesquels se font une joie de nous interpeller.

Le ton monte et bientôt les injures fusent entre eux et nos corses ou pieds-noirs parlant italien. En fait ils nous souhaitent la bienvenue à Cassino en espérant que nous y laisserons tous notre peau. Il faut dire qu'à l'époque Cassino est célèbre comme machine à broyer du Français, du Polonais ou tout ce qui veut s'y frotter.

Entre ces souhaits de bienvenue en Italie et l'envie de mourir que donne le cimetière local on peut dire que notre passage à Bône ne nous ouvre pas le meilleur avenir !

En fait on en plaisante et l'accrochage avec les italiens redonne un peu de vie à notre troupe amorphe et assoupie par le voyage » .

Alexis Le Gall, Les clochards de la gloire, Charles Hérissé éd., 2017

Maurice GILLES

Sous-lieutenant du GENIE



Après un court voyage maritime, sans histoires, de Bône à Naples (sur le S/S *Durban Castle*) nous voilà à quai à Napoli... Nous y sommes le 21 avril 1944 à 17h... Et il pleut très fort... Ce qui nous fait regretter notre beau soleil tunisien et les orangeraies merveilleuses d'Hammamet...

J'appartiens à la 1^{ère} compagnie du Génie, sous les ordres du capitaine RIOU et commande la 3^e section (la 1^{ère} section est commandée par le sous-lieutenant MONIER et la 2^e par le sous-lieutenant DUFOUR)...

À 21h ce 21 avril 1944, notre compagnie se dirige vers Albanova et le reste de notre bataillon (1^{er} bataillon du Génie) commandé par le chef de bataillon TISSIER dans la région d'Aversa où se rassemblent les autres unités de la 1^{ère} Division française libre sous les ordres de notre général Brosset... Peu à peu notre division s'intègre dans le dispositif du CEF déjà en place (2^e DIM, 3^e DIA, 4^e DMM) sous les ordres du général Juin..."



Chef de Bataillon Raymond Tissier
- Françaislibres.net



Sous-lieutenant Gustave Monier
- Françaislibres.net

Janvier- Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Le 26 mars 44, un ordre du commandant en chef affecte la DFL au Corps expéditionnaire en Italie. Brosset apprend que sa DFL américanisée embarquera pour l'Italie, à partir du 13 avril. Elle se substitue définitivement à la 9^{ème} DIC.

Branle-bas de combat : le gros du personnel est dirigé sur Bône par voie ferrée.

Le lundi 10 avril les 18 347 hommes font mouvement vers Bône et Bizerte. Le gros de l'infanterie atteint Bône par trains et camions et embarque les 17 et 18 avril sur trois paquebots, le *Christiaan Huyghens*, le *Durban Castle* et le *Ranchi*.



fad.co.za

Véhicules et matériels lourds sont regroupés à Bizerte et chargés sur 16 cargos Liberty-ships.

Jean FAIVET

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Jean Faivet

« Nous ne savions pas exactement où nous devions débarquer : les uns disaient en Italie, pour renforcer le corps expéditionnaire de Juin ; d'autres en Yougoslavie, pour aider les partisans de Tito.

Cette deuxième hypothèse avait, sans conteste, notre préférence ; elle semblait d'ailleurs assez plausible du fait que, à ce que nous avons appris, une monnaie spéciale avait été émise dans ce but et que, au début, notre convoi cingla plein est au lieu de prendre la direction du nord. Réunis sur le pont sans informations complémentaires, nous reçûmes chacun une ceinture de sauvetage et, en plus, une pile à mettre dans la poche supérieure de notre treillis, pile reliée à une ampoule rouge qui s'agrafait au revers de ladite poche, ceci pour nous donner une chance d'être repérés – et repêchés – si notre bateau venait à être torpillé de nuit.

Albert PIVETTE

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Albert Pivette

Tout le matériel roulant de la 1^{ère} D.F.L. se retrouve groupé aux abords du port de Bizerte et l'embarquement s'effectue.

Attendant mon tour près des véhicules, avec quelques chauffeurs, je vois venir vers moi un petit groupe de "galonnés" accompagnant un "étoilé" qui m'est totalement inconnu, car en fait de généraux, je ne connais que ceux des F.F.L. (de Gaulle, Koenig Catroux, de Larminat, Leclerc, Brosset). Celui-là, je ne connais pas... C'est pourtant bien vers moi qu'il vient. Par mesure de sécurité, je mets les gars au "garde-à-vous" et je salue.

Le général vient, me serre la main et me dit "Dites-le bien à vos hommes, car certains se disent : si on va en Italie, on n'ira pas en France, qu'ils vont d'abord en Italie et qu'après, ils iront en France ". Puis il s'en va.

Nous avons du moins appris quelque chose. Nous allons en Italie. Mais qui est ce général ? Je ne tarderai pas à le savoir « Vous avez vu le général de Lattre de Tassigny. Que vous a-t-il dit ? »

Albert Pivette, Avec la 1^{ère} DFL du premier au dernier jour dans les rangs du 1^{er} B.I.M. et du B.I.M.P., 2014

Une heure ne s'était pas écoulée que nos tahitiens qui n'avaient pas abandonné leurs guitares se mirent à chanter sur l'air de Lily Marlene :

Quand le bateau coule Au milieu d'la nuit La petite ampoule Soudain s'allume et luit C'est l'heure du grand bain d'pieds Y a une chiée d'couilles qui vont s'mouiller Avions et sous-marins Y'a chaud pour le marsouin

La suite était à l'avenant. Si j'ai reproduit ici ce premier couplet qui ne saurait choquer qu'à demi de chastes oreilles, je ne m'aventurerai pas à donner la traduction libre que nos camarades, moqueurs à tous crins, firent, à l'époque, de l'hymne égyptien : de quoi rompre les relations internationales !

Finalement, nos bateaux qui l'un dans l'autre, battaient, je crois, pavillon de sept nationalités différentes virèrent à bâbord pour laisser la Sicile sur notre droite. Nous avons compris : la direction première était une feinte pour tromper l'ennemi dont les sous-marins étaient encore actifs dans les parages. Nous en eûmes la preuve quand, à notre deuxième jour de navigation, nous vîmes deux de nos bateaux d'escorte décrire des cercles de plus en plus réduits avant de lancer leurs grenades sous-marines ; la coque du *Christiaan Huyghens* en vibra toute et nous de nous interroger : s'il fallait sauter à l'eau à la suite d'un torpillage, le grenadage continuerait sans doute et sans pitié, et les gars de l'infanterie de marine auraient toutes chances de virevolter à la manière de poissons soufflés à l'explosif sur la plage de Nabeul . Rien de tel, heureusement, ne se produisit ».

Jean Faivet, Quand ronchonait le tambour de guerre, France Régions, 1990

Janvier – Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE



Susan TRAVERS

Légionnaire

« Dans le monde, les événements se succédaient à une vitesse de plus en plus rapide. Les Américains s'étaient jetés dans la guerre, la Tunisie était tombée, la Sicile aussi, et la grande marche en avant s'accélérait. Insatisfaits de leur collaboration, les Français et les Britanniques estimèrent que ce serait mieux pour tout le monde si les Français libres étaient détachés auprès de la V^e armée américaine, sous le commandement du général Alexander, et le contrôle direct du général de corps d'armée Mark Clark et du général français Alphonse Juin, qui avaient reçu l'ordre de participer à la lutte contre la résistance allemande en Italie. J'avais été un légionnaire un peu bizarre et cela ne me dérangeait pas de devenir un GI inhabituel. Fière de servir avec mes collègues dans le grand nettoyage de l'Italie pour en chasser les Allemands qui battaient en retraite, je me préparai à la phase suivante de ma guerre personnelle.

On devait prendre un cargo britannique à Bizerte, une base navale du nord de la Tunisie qui venait d'être reconquise, et on nous apprit qu'on pourrait débarquer à Naples qui venait de tomber. La rumeur courut que les femmes ne seraient pas autorisées à bord, ni à débarquer en Italie. La police militaire américaine qui nous attendait à Naples était plus scrupuleuse que son équivalent britannique.

Cependant, au cours des trois années qui venaient de s'écouler, j'étais devenue une sorte de mâle honoraire et je ne prêtais aucune attention aux ordres des Américains ».

L'EMBARQUEMENT POUR NAPLES

A partir du 21 avril, la DFL quittait la Terre d'Afrique en direction de la baie de Naples via le détroit de Messine.

Susan TRAVERS

Légionnaire



En avril 1944, j'endossai le chic uniforme américain qu'on m'avait donné avec tout un arsenal d'équipements nouveaux, je fourrai mes cheveux dans mon casque et grimpai sur la passerelle à Bizerte avec le reste des Français libres. Deux rangées de sentinelles britanniques nous attendaient. Je baissai la tête, le cœur battant, et passai sans encombre.



Une fois à bord, le **commandant ARNAULT** me chuchota à l'oreille : — *Vos guêtres sont à l'envers.*

Je baissai la tête et réalisai à ma grande consternation que ces couvre-chevilles peu familiers que j'étais obligée de porter n'étaient pas du bon côté. Une myriade de crochets et de boucles brillèrent vers l'extérieur. Je les retournai rapidement pendant que le commandant Arnault et ses hommes m'entouraient pour me couvrir. Je remerciai ma bonne étoile que personne ne l'ait remarqué.

À bord, les officiers de toutes nationalités étaient charmants et s'occupèrent très gentiment de moi. Certains d'entre eux - **ARNAULT**, de **SAIRIGNE**, **SIMON**, **BABLON** et **SAINT-HILLIER** - étaient de vieilles connaissances, mais il y en avait d'autres que je n'avais jamais rencontrés. L'un d'eux, un jeune aspirant ou officier cadet, **Hugo GEOFFREY**, était adorable et semblait me considérer comme une légende. (Il devint plus tard un général de la Légion hautement respecté.) « *Comment ça s'est passé, la sortie de Bir Hakeim ?* » ne cessait-il de me demander, l'œil brillant et le visage tendu vers moi. Il ne se fatiguait jamais des histoires héroïques.

Je répondais d'un air absent : « *Oh, pas mal, je suppose* », et il s'éloignait, désappointé.

Les officiers s'arrangèrent pour que j'aie une cabine et que je dîne avec eux tous les soirs. Ils se montraient chaleureux et amicaux sans jamais m'ennuyer, et leur attitude à mon égard ne changea jamais ».

Roger Malfettes

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique

« Encore une fois le chemin de notre croisade s'étire ; ce détour par la « ritalie » n'est pas folichon. Depuis 1940 notre but est la France. De la sœur latine de Victor-Emmanuel nous nous foutons comme de l'an quarante et Juin avec. La corvée n'est pas de notre goût, la déception amère. Pèse sur nous une lourde impression, celle d'être abandonnés de tous, même de la part de « grand » et ce n'est pas une visite clownesque de de Lattre qui vient nous assurer que nous serons avec lui pour débarquer en France et qui peut délivrer nos doutes de l'appréhension dominante de l'enlèvement car une fois engagés dans cette guerre, qui nous en sortira. Nous retrouverons la 8^{ème} armée « à coup sûr les « *glish* » n'ont pu confier au corps expéditionnaire français qu'une opération de montagne ». Comment faire autrement dans ce pays, d'autant que, nous l'apprendrons plus tard, le coup aurait été préparé par Juin ».

Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE



Jacques Duprey

Jacques DUPREY
Santé Ambulance SPEARS



« (...) Pendant que les filles de Spears se livraient à ce tourisme guerrier, le « gros » de l'Ambulance avait dû se dissocier pour le passage. L'ensemble du personnel français et indigène, avec des bagages allégés, avait campé sous tentes près de Bizerte depuis le 18 avril.

Il embarque le 20 au soir sur le liberty ship *Samuel Adams*, avec quelques véhicules légers. Le spectacle des Noirs agrippés aux échelles de cordes, avec tout leur attirail hétéroclite brinqueballant sur le dos, est des plus pittoresques ; il n'en tombe en mer que quelques tams-tams et coupe-coupe évidemment peu réglementaires, mais que Spears accoutumait de tolérer. Le convoi protégé dans lequel le *Samuel Adams* passe au large de Malte, stationne, en vue du côté de l'Etna, dans la rade d'Augusta, à l'abri des filets contre les mines et les torpilles, enfile le détroit de Messine où pour la première fois l'Europe continentale apparaît, voit le Stromboli incandescent dans la nuit et les falaises de Capri au petit jour.



Le Liberty Ship Samuel Adams © Ships nostalgia

Arrivé le 25 avril en rade de Naples, le *Samuel Adams* attend deux jours avant de pouvoir s'approcher de quelques points accostables d'un port à peu près complètement détruit. Le 27 au soir le débarquement a lieu en utilisant la quille retournée d'un grand bateau coulé, mais sans accident.

Les camions et personnels anglais restés à Bizerte finissent de leur côté par embarquer sur le liberty ship *John Trumbull* et débarquent à Naples le 3 mai, après avoir suivi sans encombre le même itinéraire que le *Samuel Adams*.

Il reste à regrouper ces éléments divers, avant de se porter sur les lignes au nord de Naples. Le 27 avril au soir, le gros de l'Ambulance, dépourvu alors de presque tous ses véhicules, avait pu gagner par convoi de camions du Train divisionnaire le hameau de Casapeccenna, près d'Albavona. Il arrive le 28 à une heure du matin pour cantonner dans les granges et les cours des fermes d'une population civile effrayée par les visages noirs et balafrés des grands Tchadiens. Les expériences subies au cours d'un stationnement précédent de troupes marocaines avaient laissé des souvenirs. Finalement, elle se prête de bonne grâce au ravitaillement et au logement d'une unité pittoresque, mais pacifique et disciplinée, un brave padre local, mélomane et chanteur de la *Traviata* à l'harmonium n'y étant pas étranger. Le 4 mai enfin, les Quakers et leurs véhicules débarqués du *John Trumbull* rejoignent, comme l'avait fait la veille le personnel féminin du Takliva occupé quelque temps à célébrer... le mariage de Miss Bidy Pattinson, en tenue de mécanicienne avec un major anglais de la VII^{ème} Armée en uniforme rutilant.

Le 5 mai à 0 heures, l'Ambulance formée en convoi et au grand complet part sur les lignes, les ordres étant parvenus du **Lieutenant-Colonel LOTTE**, Directeur du service de santé de la Division.

Le 6 mai, entre une et neuf heures du matin, elle accomplit l'étape Albanova-San Clemente, sans accident, malgré un trajet de montagne très difficile, la rencontre d'autres unités montant vers les lignes et l'observance d'un black-out sévère pour éviter l'aviation de bombardement et d'observation ennemie et maintenir dans un secret relatif les préparatifs de l'attaque imminente. Les mouvements des formations sanitaires et leurs site de déploiement donnent en effet de précieuses indications sur la zone névralgique de lancement d'une attaque importante.



Janvier- Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE



... tandis que les vainqueurs s'embarquent pour l'Italie.

Alexis LE GALL
Bataillon de Marche 5



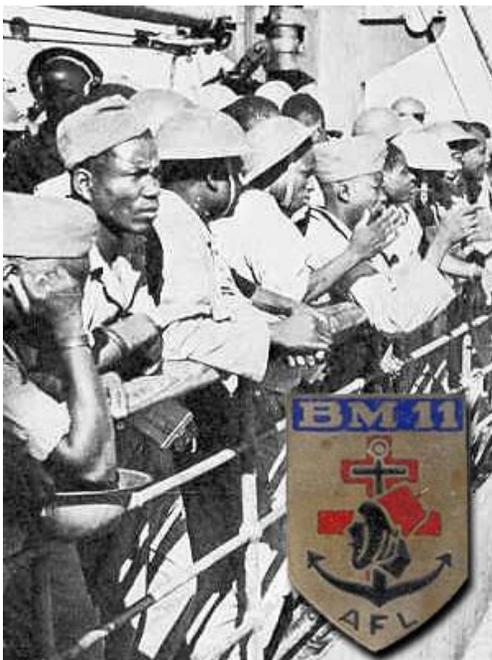
« Bientôt la marche en avant reprend et nous voilà sur le port où deux grands transports de troupes nous attendent. Pour nous ce sera le *Durban Castle*, dont nous n'aurons pas l'occasion d'apprécier le confort, le propre des transports de troupes étant de bourrer le navire à outrance.

Les hommes et tirailleurs vont occuper de grandes pièces, meublées seulement de quelques tables et bancs et comportant sur les piliers et les côtés des crochets où, le soir, ils suspendront leurs hamacs, qui sera la seule literie mise à leur disposition, ce qui leur vaudra, avant qu'ils ne s'y habituent, quelques chutes douloureuses. Quant à nous, nous disposons de cabines rustiques avec couchettes. Mais, en fait, durant le voyage, nous vivons surtout à l'extérieur et profiterons du ciel bleu et de la mer calme.

Quel jour sommes-nous ? Sauf erreur, ce doit être le 18 ou le 17 Avril que nous avons embarqué et quitté Bône et le trajet se fera sur deux ou trois jours.

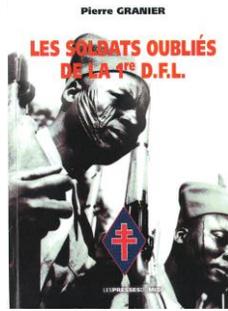
Les tirailleurs, qui n'ont encore jamais navigué sur mer, regardent avec un étonnement ponctué de « *Eh kié !* » cette vaste étendue d'eau ou plus aucune terre n'apparaît.

Ce sera un voyage tranquille et reposant. Il fait beau, la mer est belle et les sous-marins absents : que demander de plus ? »



Le chef Gottingar et ses tirailleurs saras

Pierre GRANIER
Bataillon de Marche 24



« La nuit est maintenant tombée sur la mer. Une belle nuit de mars, froide, mais étoilée, et qui scintille de millions de paillettes sur l'onde bleu marine. Et ces paillettes se mêlent, tout autour du navire, aux entrelacs de dentelle formée par l'écume et le sillage.

Penché sur le bastingage, je pense à cette vie qui vient de prendre un nouveau tournant, et à d'autres nuits semblables au cours desquelles je me suis déjà trouvé, seul à la proue d'un navire, au-dessus d'une étendue marine : lors du franchissement de l'Équateur, au large de l'Afrique, quand je cherchais, comme José Maria de Hérédia, « du fond de l'océan des étoiles nouvelles... ». Puis au sud du Cap de Bonne-Espérance, par une mer démontée qui projetait des embruns sur le pont et sur ma tête... Ensuite, dans l'océan Indien, entre Bombay et Suez, quand je naviguais sur un paquebot hollandais transformé en transport de troupes...

Une ombre s'approche de moi, en silence, et s'accoude sur le bastingage, à mes côtés. C'est **GOTTINGAR**, mon sergent-chef Sara, mon adjoint, mon ami, mon frère d'armes. Le chef africain au port de tête royal, aux pectoraux puissants, au bon regard fidèle mais farouche.

Je sais que **Gottingar** est prêt à se faire tuer pour moi, non seulement parce que c'est dans l'ordre normal des choses, dans cette unité des Troupes de Marine où l'on connaît les traditions, mais aussi parce qu'un jour je lui ai sauvé la face, alors que le sous-officier, exceptionnellement, s'était montré en état d'ivresse devant les hommes.

Dans cette division de fer, un sous-officier ivre, c'est la dégradation sans appel, quinze jours de prison, la section de discipline, l'effondrement d'une solide carrière et le déshonneur à tout jamais.

Mais ce jour-là, je n'avais rien dit, et maintenant **Gottingar** a, pour son sous-lieutenant, une véritable adoration. Comme ses aïeux dans les guerres tribales, il part maintenant pour la belle aventure, en chef africain aussi dévoué à ses supérieurs que respecté de ses tirailleurs. C'est un gradé précieux, **Gottingar**, de la race de ceux de Fachoda et de toutes ces campagnes qui ont bâti, jadis, l'Empire Français. Un empire qu'un pays de petits minables aura vite fait de perdre dès la fin de cette guerre...

Il ne me dit rien, **Gottingar**, ce soir-là, mais je sais ce qu'il pense. Et nous restons là, un long moment, tous les deux, accoudés à ce bastingage au-dessus de la mer bleu marine parcourue des blanches dentelles de l'écume.

Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE

LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Puis nous revenons dans l'entrepont des hommes. Le soir, avant de me coucher, j'aime bien aller les voir, mes Saras, mes Adjeraï, mes Mossis et mes Bambaras. Voici **NOTENA**, mon garde du corps, qui marchera toujours avec moi, s'il plaît à Dieu.

Notena est le plus grand de la compagnie, dans cette unité constituée surtout de Saras, la race la plus grande du monde, selon les statistiques. Il est le plus grand, et il est aussi tireur d'élite, distinction dont il n'est pas peu fier.

Il a dans la main une amulette de cuir noir, accrochée à un lacet, et portant des inscriptions indéchiffrables. « *Alors, Notena, lui dis-je, il est bon, ton grigri ?* »

Notena rit de toutes ses dents blanches : *Oui, mon lieutenant, mon grigri c'est un bon grigri... Avec ça, pas moyen de mourir à la guerre !* »

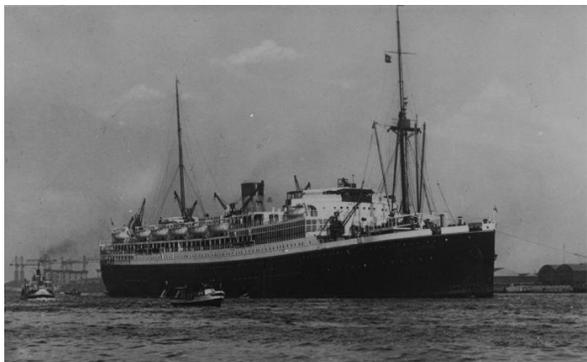
Plusieurs tirailleurs se sont rapprochés et rient avec **Notena**, sous le regard bienveillant et condescendant du **sergent-chef GOTTINGAR**, car un gradé de la Coloniale se doit, bien entendu, de garder ses distances, même et surtout si ses hommes sont de sa race...

Le moral est bon, tout va bien : ces guerriers de vocation ancestrale savent qu'ils vont bientôt se battre ; et qu'un certain nombre d'entre eux tomberont demain, ceux, précisément, qui n'ont pas reçu de bons grigris. Mais cela concerne bien évidemment les autres, et pas moi, tirailleur **Mamadou**, ou **Gartena**, ou **Samba Diouf**, pour le moment du moins, tant que la guerre n'a pas encore exercé ses ravages, après quoi il faudra bien réviser certaines croyances, mais on n'en est pas là, ce soir-là, sur la mer bleu marine parsemée de paillettes d'argent.

Ce soir-là, il y a des tirailleurs africains groupés dans leur entrepont autour d'un jeune sous-lieutenant, dont le seul mérite est d'être l'officier de France qui va les conduire au feu. Il n'a aucun mérite particulier, ce jeune officier, mais pour tous ces Noirs, il est la France. C'est pourquoi, dans ce conflit qui s'annonce plutôt dur, des aspirants, des sergents, des lieutenants, des adjudants et des capitaines vont tomber à la tête de leurs hommes - toujours à la tête, forcément, parce que c'est la seule règle en usage dans les troupes d'outre-mer...

Je laisse mes hommes dans leur entrepont et je remonte sur le pont, juste à temps pour voir une magnifique pleine lune s'enfoncer lentement dans l'horizon marin ».

Pierre Granier, les soldats oubliés de la 1^{ère} DFL, Presses du Midi, 2005



Le Christiaan Huygens © Collectie Tropenmuseum



Pierre BAUTHAMY
Bataillon de Marche 24



Jeudi 13 avril 1944 : Réveil ce matin à trois heures un quart. Je viens de passer la dernière nuit à Nabeul avec ma femme.

La séparation est pénible : c'est la deuxième fois que je quitte Henriette pour aller combattre, en 42 en Tunisie, et, maintenant, pour ?

Je ne peux retenir mes larmes lorsque je vais dire un dernier adieu à mon petit Pierrot qui dort, bien innocemment, dans son lit, couché sur le dos, dans une position qui lui est familière. Quand le reverrai-je ? Et le reverrai-je ? Il parlera certainement et ne reconnaîtra plus son papa. Un dernier baiser, une longue étreinte et je pars rejoindre mon cantonnement.

- 5h15 : départ en camions vers Tunis où nous arrivons vers huit heures trente.

- 11h : après diverses manœuvres, départ en train. Dans le compartiment, les six inséparables : **JOUBE**, notre capitaine, **ANDRIOT**, **VICENT**, **MOINE**, **WINTERSDORFF** et moi.



Le général Joubé – Jacques Andriot
© Fondation BM 24 Obenheim

Joubé qui, lui aussi, vient de quitter sa femme, restera un peu mélancolique malgré l'entrain de nos camarades, tout à la joie du départ, et qui ne laissent personne derrière eux, femmes et enfants s'entend.

Vendredi 14 avril : Après une nuit relativement calme nous arrivons vers onze heures à Bône. Cantonnement du bataillon et de la brigade à cinq kilomètres de la ville. Comme je suis maintenant officier T.Q.M. du bataillon, je descends en ville l'après-midi pour les états d'embarquement à fournir. **COLCE** et **N'GATOUKOU** ont monté notre guitoune que je partage avec **ANDRIOT**. 21h : je suis déjà enfilé dans mon sac de couchage, prêt à m'endormir, quand on vient me prévenir d'une note me désignant pour conduire, demain matin, un détachement précurseur vers le bateau.

Samedi 15 avril : Je pars du camp vers sept heures trente avec toutes mes affaires et les sept hommes du B.M. 24 qui m'accompagnent. Le camion nous dépose à la gare de Bône et nous prenons le chemin du port. C'est dans un magnifique bâtiment hollandais que nous embarquons : le "**Christiaan Huygens**". A treize heures déjeuner copieux dans la salle à manger des premières. Les cabines, comme la salle à manger, ⁸ sont *magnifiques*.

Janvier - Avril 1944 – LA 1^e DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Un peu de travail, après déjeuner, pour reconnaître les différents dortoirs pour la troupe, mais rien de plus. Je pense que plus de deux mille cinq cents hommes vont pouvoir embarquer sur ce bateau !

Demain ce sera le tour des copains de monter à bord avant de lever l'ancre vers une destination encore inconnue. Mon petit doigt me dit que nous pourrions fort bien aller à Naples.

Ma femme doit être chez sa sœur, à Tunis, depuis avant-hier au soir. Je pense qu'elle doit avoir un cafard épouvantable.

Dimanche 16 avril : Au cours de la journée nous avons eu un boulot monstre : décharger à quai et faire arrimer dans les cales, seize jours de vivres, pour le détachement, quelque chose comme 3300 caisses et 150 sacs ! Le travail, pour préparer l'embarquement de mon unité, s'est terminé à plus de huit heures le soir et j'espère que, demain, il n'y aura pas trop de bordel !

Lundi 17 avril : Comme prévu tout s'est bien passé ce matin et les 789 gradés et hommes de troupe du B.M. 24 étaient embarqués pour midi, tout le monde assez content.

En remplacement de l'argent français, des liras nous sont distribuées, ce qui confirme notre engagement futur en Italie.

Mardi 18 avril : Toujours à quai ce matin. Peut-être que notre départ est pour la nuit prochaine ?

16h20 : un remorqueur hale l'arrière du navire qui a déjà quitté le quai d'une vingtaine de mètres.

Tout lien avec l'A.F.N. est désormais coupé.

Mercredi 19 avril : 16h30 : nous avons quitté la rade où nous étions ancrés depuis les environs de minuit, pour nous intégrer dans un convoi en route vers l'Italie.

Actuellement l'énorme pointe du rocher de la Sicile est sur tribord et, à notre hauteur, nous apercevons Trapani à la jumelle (cette fois nous en avons !). Aucune alerte, à l'heure où j'écris ces lignes, n'est venue troubler notre quiétude. Si nous débarquons à Naples, demain matin, nous ne serons guère éloignés de plus de cent kilomètres de la ligne du front et les avions allemands pourraient bien venir nous rendre visite.

L'impression qui se dégage de ce convoi de sept gros transports de troupe c'est l'absolue tranquillité avec laquelle nous faisons route. Pour l'instant tout au moins, nous n'avons absolument pas l'impression d'être en guerre mais plutôt de participer à une croisière ! Touchons du bois ! Il ne faut jamais provoquer le sort ! 20h30 : une heure à peine après avoir écrit ces lignes : alerte ! Deux contre-torpilleurs d'escorte ont grenadé mais de sous-marins, nous n'en avons pas vu.

Jeudi 20, vendredi 21 avril : Je me suis levé de bonne heure ce matin pour admirer notre entrée dans la baie de Naples mais, malheureusement, un épais brouillard nous cache la presque totalité de la ville. A notre gauche : Capri. Complètement sur la droite du port sa majesté " le Vésuve " que nous retrouvons tel que nos manuels de géographie nous l'ont fait connaître. L'éruption qui a eu lieu voici un mois à peine est terminée ; seul un mince filet de fumée continue à s'échapper du cratère vers le ciel.



Débarquement du personnel à Naples.

Les mauvaises langues attribuent cette éruption à un pilote de bombardier américain qui " a voulu voir ce que ça pouvait donner " en laissant tomber quelques bombes dans le cratère ! Mauvaises langues, bien sûr ! Nous sommes en retard sur l'horaire et nous n'accostons que vers neuf heures et demie. Toute la partie du port qui s'élève devant nous est en ruines et l'ensemble de la ville semble avoir été très touchée par les bombardements.

Mes impressions ? Après une traversée magnifique, par une mer d'huile, c'est tout de même avec une certaine émotion que nous mettons le pied sur le continent européen !

L'adjudant DERVAUX, mon adjoint, surnommé " la chiotte ", une de ses expressions favorites, a une réaction imprévue en débarquant : il pisse un grand coup dans l'eau, du haut des quais, en gueulant à la cantonade " *et voilà ce que j'en fais, de ta " mare nostrum " , mon con de Mussolini !* » C'est un éclat de rire général et, tout de suite, des dizaines de gars l'imitent et pissent à leur tour dans la mer ! Le tableau aurait mérité une photo souvenir !

Vers 10h nos camarades commencent à débarquer. Je reste à bord avec ma section, sur le bateau, pour aider au déchargement des sacs, étant " section de Jour " de la compagnie.

Jusqu'à 15h30 nous attendrons que les opérations de transfert soient terminées pour monter, à notre tour, à bord d'une péniche de débarquement qui nous débarque le long d'un quai où des camions français nous attendent. Quelques heures encore avant de pouvoir récupérer les sept G.M.C. qui me sont nécessaires et nous partons enfin, à la nuit tombante, en direction de Trentola où la brigade doit cantonner. Après bien des hésitations du chef de convoi nous traversons le bled en question. C'est un bordel noir et vers onze heures seulement je parviens à retrouver ma compagnie installée dans le petit village de San-Marcellino, à deux ou trois kilomètres de Trentola.

Roger Bauthamy, *La Baraka, 1939-1945, 1997*



Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE

LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Roger LUDEAU

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



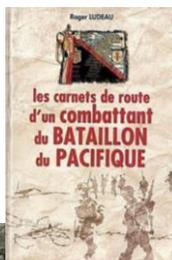
Roger Ludeau © Roger Ludeau

« Les détectives en herbe ne se sont pas trompés, c'est bien en Europe qu'on a besoin de nos... services. Nous sommes à Naples. Avec le Vésuve en fond de décor, on entreprend dès l'accostage, l'opération débarquement pour nous rendre ensuite à Trentola, petite ville située à une vingtaine de kms de Naples. La guerre du désert ne nous avait qu'imparfaitement montré les terribles ravages que peut causer à une grande cité les bombardements aériens : la région du port est ici complètement détruite.

1^{er} mai 1944 : Trentola. Pauvre ville de Naples. Après les bombardements alliés, c'est au tour de l'aviation à croix noires de faire tout son possible pour terminer ce que nous avons si bien commencé. Aujourd'hui, ceux qui le désirent, peuvent se rendre en excursion au Vésuve et, je fais partie de l'expédition. (de mauvaises langues diront après ça que l'Armée ne prend pas soin de la culture de ses petits pious pious ; on a même visité Pompéi, hein, on en a de la chance).

5 mai 1944 : Il y a trois ans aujourd'hui, nous quitions Nouméa. Que de chemin parcouru depuis, jalonné déjà de tant de ces petites croix blanches qui chacune représente pour nous un camarade ou un parent. Quand se terminera donc cette effroyable boucherie ? Et combien en reviendront ? Il vaut mieux ne pas y penser. Comme couronnement à ces idées noires, l'ordre arrive de prendre toutes dispositions utiles pour se rendre dans le plus bref délai sur le front de Cassino où, paraît-il, on ne sera pas de trop ».

Roger Ludeau, *Les carnets de route d'un combattant du Bataillon du Pacifique*, Imp. Artypo Nouméa, 2010



Les hommes du BIMP à Trentola en avril 1944. On reconnaît Willy NICHOLLS, radio à la Compagnie de Commandement tout à gauche en calot et Roger LUDEAU, mitrailleur à la 1^{ère} Compagnie, assis sur le pare-chocs de la jeep. (Collection L.G. VITALE)



Le Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique (BIMP) a Henri MAGNY, pour chef depuis 1943, et a fait de ce bataillon une unité d'élite.

La 1^{ère} Compagnie est uniquement composée d'hommes du Pacifique. Elle est commandée par le capitaine PERRAUD, Calédonien.

La 2^{ème} Compagnie est formée de jeunes corses venus renforcer le Bataillon en Afrique du nord. Elle est commandée par le capitaine BLANCHET.

La 3^{ème} Compagnie est composée d'anciens du Bataillon d'Infanterie de Marine (BIM), de quelques corses et d'évadés d'Espagne. Elle est commandée par le capitaine De LABORDE.

La Compagnie d'Accompagnement est composée de Calédoniens, Tahitiens et anciens du BIM. Elle est commandée par le capitaine COURANT.

La compagnie de Commandement est un mélange de tout cela. Elle est commandée par le capitaine MORET.

Le capitaine Magny, commandant le BIMP, apprend sa nomination au grade de Chef de Bataillon (Commandant) lors de son arrivée à Naples, le 20 avril 1944. Le Bataillon s'est installé dans le petit village de **Trentola Ducenta**, situé à 20 kilomètres au Nord-ouest de Naples en attendant de monter vers le front. La vie sur place est paisible, même si elle ponctuée de quelques exercices militaires tels que des marches et du tir. Des relations se nouent avec la population de la région, les promenades sont monnaie courante.

Eric Minocchi



Yvon Dubois © Adfl

Yvon DUBOIS

« Jeudi 20 avril 1944 :

Le matin nous apercevons les côtes italiennes et nous longeons la fameuse île de Capri. Puis c'est le Vésuve, qui apparaît dans la brume matinale.

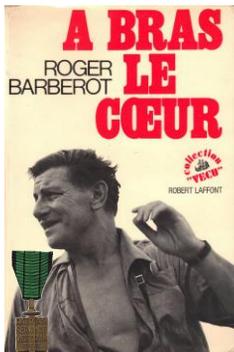
Enfin, nous distinguons la ville de Naples et son port surmonté d'une grande quantité de ballons. Notre bateau accoste le long d'un wharf. Les Italiens qui, ardents au déchargement, semblent avoir faim, demandent du pain. Puis, nous débarquons, et colonne par un, embarquons dans les camions du train de l'AF. Ensuite, nous traversons la ville qui est presque entièrement en ruines, les gens semblent miséreux. Nous passons à côté d'un terrain d'aviation surchargé d'appareils, des dépôts de toutes sortes de matériel de guerre. Enfin, nous arrivons à proximité d'un village. Nous débarquons des camions et, après une pause durant laquelle nous mangeons nos casse-croûtes, nous nous dirigeons vers une vieille et grande maison dans laquelle nous installons notre campement. »

Extrait de lettres d'Yvon Dubois/Elizabeth Dubois. Eric Minocchi

Janvier- Avril 1944 – LA 1^e DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Roger BARBEROT

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



« Nous sommes arrivés à Naples le 25 avril. Nous n'y restons que quelques heures. Le temps de débarquer chars, camions et jeeps. Et nous remontons aussitôt au nord pour nous arrêter à quelques dizaines de kilomètres, à proximité du petit village d'Albanova.

Nous campons au milieu des oliviers et des vignes. Celles-ci courent sur des fils de fer tendus à hauteur d'homme et retombent en rideaux de verdure.

Ces fils de fer tendus partout dans la campagne ont dû causer de nombreux accidents car les jeeps sont systématiquement équipées à l'avant d'une barre de fer verticale de deux mètres de haut environ.

Nous n'avons vu de Naples que les quais de débarquement et les faubourgs.

Dès que nous le pouvons, pendant que la division se regroupe et s'organise, nous allons visiter la ville.

Celle-ci est sillonnée de convois militaires. La police militaire américaine, arrogante et aseptisée, règle la circulation. Les rues sont pleines d'une foule pauvre et mal vêtue, mais bruyante et animée.

Cette ambiance n'a rien de nouveau pour nous. Nous avons connu le Caire et Alexandrie où la foule était aussi dense, bruyante et animée et où l'on voyait partout la présence militaire anglaise.

Ce n'est pas cela qui nous surprend. C'est que des gosses se sont aussitôt attachés à nos pas et ne nous lâchent plus. Mais ils ne s'offrent pas comme ailleurs à porter nos paquets ou à cirer nos chaussures. Ce qu'ils proposent tous, ce sont des femmes.

Par curiosité j'en suivis un qui m'entraîna aussitôt dans le dédale des vieilles rues dont l'accès était en principe interdit aux troupes. En fait, en dehors des quelques grandes avenues, c'était toute la ville de Naples qui était interdite.

L'enfant qui me précédait entra dans une sorte de H.L.M., monta un étage et sonna. La porte s'ouvrit sur une femme jeune avec laquelle l'enfant échangea quelques mots que je ne compris pas.

Puis il se tourna vers moi, le regard interrogateur.

Je me dérobai tant bien que mal en lui expliquant que cette personne n'était pas assez grande à mon goût.

Il finit par comprendre, réfléchit, dit quelques mots à la jeune Italienne qui referma sa porte. Il me fit signe de le suivre et monta à l'étage au-dessus.

La même scène se reproduisit. Une femme ouvrit la porte. L'enfant et la femme échangèrent quelques mots. Puis ils me regardèrent.

Je sortis un paquet de cigarettes. J'allumai la cigarette que prit la jeune femme. Puis, un peu gêné, j'entraînai l'enfant un peu à l'écart en lui disant que la personne qu'il me présentait avait les cheveux trop sombres.

J'aurais tout aussi bien dit qu'elle avait les yeux trop petits, ou les cils trop courts, ou les pieds trop grands. Je n'avais nulle envie d'une femme. L'enfant revint à la porte, dit quelques mots. Je dis au revoir aussi gentiment que je pus. La porte se referma.

L'enfant ne parut pas le moins du monde surpris de mes refus. Il me fit signe de le suivre et monta à l'étage suivant. Quand la porte s'ouvrit, je compris que la toute jeune fille qu'il m'offrait était sa sœur. Je refusai en riant, en prétextant que celle-ci était vraiment trop jeune.

L'enfant ne se découragea pas pour autant. Il continua son manège jusqu'au dernier étage.

Qu'avait donc subi Naples pour que toutes ses femmes se vendent ainsi avec tant d'ingénuité et pour que toute la ville se soit transformée en un gigantesque lupanar ? Naples faisait penser à un fruit magnifique pourrissant au soleil.

Roger Barberot, A bras le cœur, Éditions : Laffont, 1972



Naples 1944 © Ina

Janvier- Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Bernard LUCAS

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



Bernard Lucas © DR



Germaine Sablon © DR

« Il régnait une grande activité dans le port de Naples. Nos chars mis à terre, nous avons mis le cap sur Albanova, un village situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Naples et à une trentaine de kilomètres au sud du front. Je connaissais un peu l'Italie à travers les livres, pour avoir étudié l'histoire romaine au collège. La région que je découvrais me paraissait bien pauvre et les gens assez misérables. Cependant, en général, nous n'éprouvions que peu de sympathie à leur égard. Nous n'arrivions pas, en effet, à oublier que l'Italie nous avait lâchement déclaré la guerre en juin 1940 alors que nous étions en bien fâcheuse situation.

C'est à Albanova que j'ai fait la connaissance de **Germaine SABLON**, une chanteuse de grand renom, volontaire à l'ambulance chirurgicale de la division. J'étais dans une espèce de bistrot-cantine avec quelques camarades lorsque l'un d'eux me dit : « *Tiens là-bas Germaine Sablon attablée avec des militaires* », et il me met au défi d'aller la saluer. Il ne m'en faut pas plus pour que je me présente à elle que je ne n'avais jamais vue ni entendue. « *J'apprends que vous êtes Germaine Sablon, lui dis-je, et je viens vous saluer.* »

Le sourire et un mot aimable de la chanteuse m'incitent à poursuivre. « *Eh bien voilà ! Je suis chauffeur (les puristes disent pilote) de char. Nous allons être engagés bientôt et je viens faire votre connaissance pour le cas où je devrais faire appel aux compétences de l'ambulance chirurgicale* ». « *Mais, mon petit, faut pas y penser.* »

J'y pensais tout de même un peu au danger que nous allions affronter et pourtant je n'ai jamais trop eu le pressentiment du risque. Après ce court entretien, j'ai rejoint mes camarades, contrat rempli... ».

Yves Le Bras et Bernard Lucas à la 1^{ère} DFL -. Edition : Ville de Rennes - Direction générale de la communication



LA TRANSFORMATION DU REGIMENT DE FUSILIERS MARINS

Le 24 septembre 1943, le 1^{er} bataillon de fusiliers marins est officiellement promu **1^{er} Régiment de Fusiliers Marins**. **Amyot d'Inville** a mené à bien son projet de régiment de reconnaissance. Partis d'Angleterre comme fantassins, puis artilleurs du ciel dans le désert, les fusiliers marins seront donc cavaliers en Europe. Depuis 1941, ils auront tout connu sauf la mer et les disciplines du bord.

Fin septembre, le 1^{er} RFM s'isole dans une vieille caserne de la marine, à Metline près de Bizerte, où il trouve de meilleures conditions de travail qu'au bivouac pour former le personnel nécessaire à la conduite et à l'entretien de ses 200 véhicules. En fait, il faut tout créer, l'escadron de commandement, l'escadron de chars légers, les trois escadrons de scout-cars. Pendant trois mois, Amyot d'Inville et ses hommes travaillent coupés du monde extérieur avec l'aide d'une équipe d'instructeurs américains.

Lorsque le régiment rejoint la division le 21 janvier 1944, c'est une unité entièrement nouvelle qui s'installe au bivouac de Bou Fichta. La plupart de ses 30 officiers et de ses 825 hommes n'ont pas connu le désert. Leur matériel est neuf, comme leurs uniformes américains kaki que les hommes de l'escadron de chars, commandé par Barberot, portent avec le béret noir à liseré de cuir et ceux des autres escadrons avec la casquette et le béret de marin. Ils arborent un nouvel insigne, à deux hippocampes adossés encadrant un blason frappé de la croix de Lorraine, symbolisant l'origine « marine » du régiment et sa nouvelle mission de cavaliers.

Le 26 janvier, le drapeau que vient leur remettre en grande cérémonie le commissaire national à la Marine, Jacquinet, n'est pas à leur goût. « *Ce drapeau de pacotille est une insulte au régiment* », écrit Barberot qui, ce jour-là, s'est mis le bras droit en écharpe pour n'avoir pas à serrer de mains.

Les officiers du régiment le brûlent. Ils en feront fabriquer un autre à Rome tout aussi fantaisiste que l'autre mais en belle soie épaisse dont le bleu sera un peu trop clair et sur lequel les lauriers seront remplacés par des hippocampes brodés en or !

La transformation du régiment n'a pas changé en effet son esprit frondeur ni son côté « horde d'or ». Les fusiliers marins forment toujours au sein de la 1^{ère} DFL un monde à part, avec une volonté tenace de le rester. Ils conservent à terre les rites et le langage imagé de la marine, « *embarquant* » au régiment, vivant « *à bord* » de leur escadron, « *appareillant* » lorsqu'ils font mouvement, appelant le général : « *Général !* », parce qu'on dit : « *Amiral !* » dans la marine.

Mais ils ne veulent pas être confondus avec les marins de la « Royale », dont beaucoup sont déserteurs et dont ils méprisent l'allégeance persistante au maréchal, la discipline inconditionnelle et la tenue guindée. Ils se complaisent, par réaction, dans le genre débraillé qui vaut au régiment d'être appelé le « *Royal Voyou* », nom qu'eux-mêmes lui donnent volontiers. Amyot d'Inville, qui règne avec calme et autorité sur cette troupe singulière, s'efforce de tempérer sa turbulence et de canaliser ses ardeurs vers l'action.



Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Maurice MEHAUT

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Maurice Mehaut © Gilles Mehaut



13 Avril 1944 Nous quittons Nabeul avec toute la division équipée nouvellement avec du matériel américain. Nous brûlons notre ancien matériel anglais (tenues, chaussures, toiles de tentes etc..)

14 Avril Nous arrivons à Bône (Algérie) et nous installons dans la nature à quelques Kms de la ville. Bône, ville d'Espagnols, quelques bagarres avec les civils qui sont anti-gaullistes.

18 Avril Embarquons sur un navire hollandais libre. Des prisonniers Italiens chargent le matériel. Le sac marin est lourd et j'ai bien du mal à m'en tirer. Bateau impeccablement propre.

19-20 Avril En mer - rien à signaler. Nous sortons compagnie par compagnie, chacune une heure sur le pont, par jour.

21 Avril Nous débarquons à Naples. Ce sont les Américains qui s'occupent du débarquement, on a plutôt l'impression qu'ils débarquent des cacahuètes, car le matériel en prend un coup. Déjà les Italiens sont sur nous, pleurnicheurs, pour obtenir des boites de conserves.

22 Avril Nous nous installons à Trentola, petit village à 22 Kms de Naples. La section occupe une ferme, nous logeons dans une grange. Paye 2500 lires.

23 Avril Je visite Naples avec RUFF. Nous sommes ahuris par l'ampleur incroyable de la prostitution des femmes et même des enfants ! La ville grouille de soldats américains, anglais, français. Où es-tu MUSSOLINI !

24 Avril La compagnie toute entière part en camions visiter Pompéi et le Vésuve. Nous grimpons jusqu'au cratère, exercice de marche en montagne pas déplaisant « .

Journal de Marche de Maurice Méhaut (archives Gilles Méhaut)

Roger Malfettes

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Roger Malfettes © Ordre de la Libération

« En permission, je suis rappelé d'urgence avec rendez-vous fixé à Bône pour le 12 avril. Le bataillon arrive le lendemain. Le matériel a pris la direction de Bizerte. Regroupement prévu dans la botte.

Nous embarquons sur le *S/S Christiaan Huygens* ; le transport hollandais de service nous promène vers Alger, revient sur son erre et après quelques heures glisse dans la majestueuse baie de Naples. Notre promenade maritime aura duré trois jours. Son premier résultat, derrière nous l'Afrique, définitivement abandonnée.

L'idéal pour notre « croisade » aurait été d'aller de Tunis aux Saintes Maries de la mer ; les stratèges ne l'ont pas voulu. Tant pis, pour mes illusions, nous passerons par Rome. L'itinéraire s'allonge. Il va coûter cher. Très cher. Naples de la baie est jolie.

Déception sur le quai. Tout est en ruine, la malpropreté ressort sous la pluie. La population que nous apercevons n'est pas plus ragoûtante. Nous ne nous éternisons pas, dès embarquement dans les véhicules qui sont à quai nous roulons vers Trentola et Dacuenta. Nous entamons le long périple des bivouacs en cantonnements en « a », « e », « i », « o » dont la litanie prendra fin avec l'embarquement pour la France.

Tout est de plus en plus crasseux. Les groupements antichars quittent les oliveraies détrempées pour Aversa et ses maisons.

Le contact avec les ritals n'est pas facile. Parfois pénible. Pour nous hargneux et méprisants, 1940 n'est pas oublié ; la méfiance est de mise. Nos hôtes, - en dépit au début de l'incompréhension de la fille de la maison qui a plus l'aspect d'une bordelaise de pinard que celui d'une femme ; qui ne cesse de s'étonner de ne rien voir de distinctif entre « monsieur l'officier » et « son chauffeur », qui oppose nos battle-dress délavés et nos calots aux couleurs passées aux rutilantes tenues et coiffures emplumées de ses frères dont les photos sont sur tous les meubles - nos hôtes s'ingénient à nous être agréables, ils se mettent en quatre ; ils en deviennent supportables ».

Roger Malfettes, 30 calots bleus à liseré rouge, éd. familiale

4^e BRIGADE : Le BIMP, le plus ancien des bataillons FFL, est commandé par un nouveau chef de corps, le commandant Magny. Ses effectifs sont complétés par des engagés d'Afrique du Nord et des évadés de France, mais aussi par un contingent de 250 jeunes volontaires venus de Corse récemment libérée qui, en s'ajoutant aux Tahitiens et aux Calédoniens, accentue le caractère nettement « insulaire » du bataillon. Aux **BM 21** et au **BM 24**, les tirailleurs sénégalais qui ont passé plus de cinq ans à Djibouti sont rapatriés vers l'AOF. Ils sont remplacés par des tirailleurs Sara et Adjéraï venus du Tchad avec la colonne Leclerc.

Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE

LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

André AUDIBERT

Q.G. 52



20 avril 1944. Après une bonne nuit, je me réveille vers 6h30, il fait beau temps, nous approchons de Naples. A gauche nous avons l'île de Capri, à droite le Vésuve, mais il y a de la brume ; je suis fort déçu par les deux peut-être

parce que ceux qui les ont décrits, les ont vus dans des conditions différentes. Nous entrons dans le port, il y a beaucoup de bateaux endommagés, mais encore plus qui chargent et déchargent. Nous accostons contre un bateau coulé sur lequel il y a une passerelle que nous emprunterons pour aller à terre. Des camions d'une compagnie française du Train nous attendent, nous y embarquons à 25 par camion et filons vers la campagne.

Nous traversons Naples, la région du port a été sérieusement endommagée par les bombardements. La campagne est belle et déjà on sent que l'on a quitté l'Afrique. Nous traversons de grands champs de peupliers, ils sont élagués et au pied de chacun il y a une treille dont les branches sont palissées de chaque côté. Entre les arbres le terrain est planté en céréales ou en chanvre. Il faut que la terre soit bien bonne pour nourrir toutes ces récoltes. Nous arrivons dans un village et nous nous installons dans un vieux théâtre romain, mais j'attends avant de déballer ; en effet le cantonnement ne convient pas et nous restons à attendre des camions qui doivent nous conduire à un village proche. Après deux heures d'attente nous décidons de nous y rendre à pied. Il y a bien longtemps que nous n'avons pas marché sac au dos, enfin ce n'est qu'à quatre km et nous y arrivons sans trop de peine.

Nous sommes cantonnés chez l'habitant mais, notre colonel qui préfère la tente, s'installe dans un jardin et naturellement l'état-major l'y suit. C'est un très joli jardin, mais abandonné depuis quelque temps, le propriétaire était parait-il un fasciste. Dans ce jardin, il est assez curieux de trouver ensemble palmiers, bananiers, citronniers, orangers, avec des poiriers, noyers, pommiers etc. en somme des plantes d'Afrique et d'Europe. Pour les paysans, qui nous accueillent favorablement, c'est une source de richesse supplémentaire, car il parait que la nourriture est un peu insuffisante. Dans les maisons et sur les murs, il y a beaucoup d'images pieuses ; dans notre jardin il y a une Sainte Vierge et peut-être un sanctuaire dont les peintures sont effacées. Pour ce soir nous en faisons notre chambre à coucher. Comme nous n'avons qu'une couverture nous mettons du chanvre sec par terre. Nous dormons mal, des fourmis et d'autres insectes nous passent sur la figure. Déjà on sent que ce n'est plus l'Afrique, les nuits sont moins calmes et les chiens n'ont pas la même voix.

21 avril 1944. Montage de la tente et organisation.

Dimanche 23 avril 1944. Grand-messe, nous sommes nombreux à nous y rendre, l'église est sympathique, il y a beaucoup de statues de saints et de saintes, de vieux tableaux peut-être célèbres. Nous passons la journée à flâner dans le village qui s'appelle Frignano (Maggiore) ; il faut faire attention ici car les villages marchent par paire pour ainsi dire. Ainsi, hier en allant percevoir de l'essence près de Fertilia, quand j'ai demandé ce village, on m'a demandé lequel je cherchais. Frignano est à environ 20 km de Naples et 60 km du front de Cassino. Hier soir nous entendions faiblement le canon.

A la sortie du village, j'ai remarqué de grands trous carrés, et je me rends compte ce soir que ce sont des carrières. A environ deux mètres de la surface il y a une roche molle qui durcit à l'air ; l'extraction en est très primaire, à la pioche et au marteau. Une fois durcie elle est taillée en cubes. Les maisons du village sont construites avec, et ne sont guère solides.

26 avril 1944. Pluie d'orage toute la nuit, la tente américaine ne tient pas le coup et ce matin tout est mouillé ou humide. Comme il pleut encore à midi le colonel nous cantonne. Pour la section, cinq européens, nous avons un local de deux chambres. Nous couchons au premier et mangeons et cuisinons au rez-de-chaussée. Nous avons le désavantage de ne pas être chez nous dans notre jardin, mais le gros avantage d'être au sec et de ne pas avoir à se mettre à quatre pattes pour tout faire. L'après-midi, je descends à Naples avec le capitaine pour y chercher nos véhicules qui sont annoncés. Nous revenons bredouilles, les bateaux ne viendront à quai que demain.

27 avril 1944. Les véhicules arrivent pendant la nuit, je me lève à 2h du matin pour aller relever REY, qui les dirige sur les unités ; à 7h je descends à Naples pour m'occuper de nos véhicules. Le déchargement s'opère mal car les Américains, qui en sont chargés, sont brutaux : les câbles et les treuils fonctionnent mal, plusieurs sont abîmés, c'est lent ; les équipes de déchargement s'arrêtent pour casser la croûte toutes les deux heures.



Le port de Naples. — Avril 1944.

Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE

LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

A midi les camions ne sont pas encore à terre et nous allons déjeuner en ville, à quatre. Nous trouvons un petit restaurant et y mangeons passablement pour 75 francs chacun (150 livres). Des joueurs de guitare et de violon viennent nous faire la sérénade, et nous chantent des chansons italiennes. Une table d'Américains leur demande une chanson américaine, et des Anglais leur font jouer Tipperary.

Il est curieux de voir que les anglo-saxons veulent trouver leur pays partout où ils vont et désirent que tous les pays soient comme le leur, ce n'est vraiment pas la peine de voyager. A 17h je rentre avec nos véhicules, qui n'ont pas eu trop de mal et qui n'ont pas été trop pillés, ma cantine et celle du capitaine ont été ouvertes, mais peu de choses volées, je retrouve ce qui me manquait dans la cantine du capitaine. Le voyage des cargos véhicules s'est assez bien passé, ils ont mis sept jours en passant par Malte et le détroit de Messine, se sont arrêtés 24h en Sicile, mais naturellement sans descendre à terre. Par contre, ils n'ont pas eu le confort que nous avons, et ont simplement campé sur le bateau et mangé des rations américaines.

28 avril 1944. Installation et vérification des véhicules. Ce soir au village de Casa Luce, à 2 km d'ici, il y a eu une bagarre entre deux de nos compagnies et des Italiens cobelligérants, rien de très sérieux heureusement. Le détachement précurseur fait passer notre nouvelle destination.

Dimanche 30 avril 1944. Je vais percevoir des munitions d'instruction du dépôt français près d'Averra. Il y a surtout des munitions françaises. Somme toute, l'armée française en Italie est forte et bien organisée, bien qu'elle dépende des Américains : elle a tous ses services et cela représente un bel effort. Presque toutes les brochures américaines sont traduites en Français, et bien. Il n'y a que quelques écriteaux dans la région du port dont la traduction me semble douteuse, par exemple pour *Military Area* : Aire Militaire au lieu de Zone militaire.

1er mai 1944. Je me lève à 5h pour me rendre à Albanova servir de guide interprète à des camions d'une compagnie de transport américaine, qui doit nous aider à nous déplacer. Je voyage avec les trois camions de la C.H.R. Nous nous rendons à Ponte Ranito dans la région d'Avellino à 75 km à l'est de Naples et 110 km d'ici. Pendant la moitié du trajet nous empruntons des routes secondaires qui ne sont pas goudronnées et la poussière est effroyable, nous sommes obligés d'allumer nos lumières pour que les véhicules qui viennent en sens inverse ne nous emboutissent pas. La deuxième partie du voyage est moins poussiéreuse et très jolie et nous sommes maintenant en pays accidenté. Les chauffeurs américains noirs conduisent très bien et, bien qu'ils aillent vite par moments, je suis toujours tranquille.

Nous arrivons à Ponte Ranito. La C.H.R. est stationnée dans un moulin, l'E.M. dans la gare de Monternarana, les bataillons sont cantonnés dans les villages environnants.

En somme c'est encore nous qui sommes les plus mal installés. Enfin, le site est beau, l'air est frais car nous sommes à 600 ou 700 m d'altitude...

Ce soir je vais faire un tour le long de la rivière, les habitants disent qu'il y a du poisson, de la truite selon toute apparence, mais il n'en reste guère, ils ont dû être pêchés à la grenade par nos prédécesseurs.

Tous les ponts, routes et rails environnants ont été détruits par l'Axe, avant leur retraite. C'est un paysage agricole mais très pauvre, la main d'œuvre est fournie par les enfants des paysans, car presque tout est travaillé à la main et ne doit pas rapporter beaucoup.

Les habitants ont l'air en meilleure santé et sont plus propres qu'à Frignano, et ils travaillent dur du lever au coucher du soleil. Le ravitaillement est assez bon, jambon à 150 F le kilo, œufs 7,50 F la pièce, c'est dans nos prix.

2 mai 1944. Organisation et reconnaissance des lieux. Tout le monde est d'assez mauvaise humeur.

5 mai 1944. Hier soir je suis allé à Avellino chercher les officiers et la troupe rentrant de stages ou de permission. La route est tortueuse et belle. **Bedaride** est de retour de permission d'Alexandrie ; il me dit que maintenant la route est déserte, monotone et poussiéreuse. A Alexandrie, c'est la bonne vie, la guerre est finie pour eux, il reste juste assez de militaires pour rendre la vie agréable aux civils. Nous nous couchons assez tard, il y a un beau clair de lune, pas clair comme ceux du désert, mais avec de la brume dans les vallées. Les rossignols chantent toute la nuit, c'est la première fois que je les entends vraiment, c'est vraiment beau un peu comme les grives et les merles de jour.

Ce matin nous allons essayer nos 12,7 et nos rockets gun ; tout marche bien, le rocket traverse bien le blindage d'un char allemand, de 4 ou 5 cm.

6 mai 1944. Je pars en permission de la journée pour Naples, départ à 6h, en passant nous irons visiter Pompei. Nous faisons la visite en une heure, c'est juste assez pour avoir un aperçu, pouvoir dire y être allé et compléter par une brochure. La ville est, curieusement, bien conservée et les peintures me frappent le plus, surtout celles du mal famé house (bordel) comme l'appellent pudiquement les Anglais. Naples est plein de mouvement, certains magasins sont bien achalandés, spécialement ceux des étoffes. Vers 18h je retrouve le lieutenant **FREMOND** et **PANCEL**, et continue ma permission, en mission ; nous trouvons à manger et à coucher dans une maison particulière.

Le lendemain matin nous montons vers le front, pour percevoir du matériel dans des dépôts avancés. Nous passons deux jours à San Clémente, l'artillerie est derrière nous et fait un vacarme épouvantable. San Clémente, comme tous les villages sur le front, est complètement détruit. L'armée française est vraiment efficacement représentée dans ce secteur, d'ailleurs il n'y a que des Français en ligne. Nous redescendons à Ponte Ranito avec notre matériel et y arrivons sans trop de mal, malgré des routes très encombrées. De nouveau, pendant quelques jours, le calme de Ponte Ranito.... »

Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE

LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

En cantonnement à la Légion

Domingo LOPEZ

Bataillon de Légion Etrangère



Domingo Lopez

© Revista Historica Rochense

« Par des routes poudreuses - à la fin nous étions obligés de mettre nos mouchoirs sur nos nez et nos bouches pour respirer, nous parcourûmes 80 kilomètres pour nous arrêter dans un village appelé Albanova. Peu après, nous quittâmes Albanova pour nous enfoncer dans les montagnes par une route en zig-zag.

Entre les pics élevés des Apennins, il y avait des villages qui étaient moins élevés que la route, ce qui nous obligeait à regarder en bas pour les voir. A mesure que nous avançons le chemin se faisait plus difficile, jusqu'à ce que nous entrions dans un petit village dont les habitants étaient rassemblés sur l'unique place pour nous voir.

Leur curiosité était due au fait qu'ils n'avaient jamais vu de soldats étrangers et naturellement nous attirions les regards.

Le hameau en question s'appelait Bagnoli d'Irpino ; des ruelles très hautes dont quelques-unes avec beaucoup d'escaliers ; des maisons de trois étages d'une architecture très ancienne, des jeunes filles propres, robustes, aux joues lisses comme des pommes et des jeunes hommes qui, pendant que les femmes travaillent - semant, labourant ou transportant des charges de bois de chauffage de plusieurs kilos, de la vallée jusqu'en haut de la montagne, passent leur temps chez le coiffeur ou à la taverne, la cape bien croisée, en bavardant.

Ce que nous avons déjà remarqué à Albanova, nous le vîmes ici : l'âne, la vache et d'autres bêtes dormaient avec les gens ; en cela, les paysans italiens ressemblaient aux arabes, et aussi dans le fait que les femmes travaillaient et que les hommes regardaient.

Il se révéla être un village très riche pour nous, car il possédait un petit vin qui était un nectar, et de grandes quantités de jambon cru qui se vendait au prix dérisoire de 150 liras le kilo. L'air sec et froid de la montagne ouvrait l'appétit, nous mangions du jambon qui nous donnait soif et pour cette soif nous buvions beaucoup de vin.

Comme distraction nous allions à la fontaine où lavaient les femmes, pour leur faire les compliments que la connaissance de la langue nous permettait.

Dans ce village il y avait deux choses dignes d'être mentionnées, les ruines d'un château du Moyen-Age et l'église qui, bien que très pauvre d'aspect extérieur, était arrangée à l'intérieur avec un luxe et des ornements d'une valeur incroyable. Cela s'expliquait par la profonde implantation de la religion catholique dans l'esprit du peuple Italien.

Le jour de la fête traditionnelle de la Légion, nous eûmes un déjeuner extraordinaire arrosé de toutes sortes de boissons.

La foire dura pendant trois jours et chose rare, bien que nous nous soyons battus entre nous, il n'y eut aucun incident entre les civils.

Nous commençâmes l'entraînement pour faire la guerre de montagne et pour cela nous montions jusqu'à un monastère qui était à 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ledit monastère avait été abandonné par les moines qui l'habitaient. Pour entrer dans la cour qui était entourée de très hauts murs on montait un petit escalier et sur chaque marche était marqué le nom d'un saint. Toutes les portes étaient fermées et nous montâmes au clocher qui n'avait qu'une seule cloche, mais de grande taille, d'environ 2 mètres de diamètre, et délicatement gravée. Nous la fîmes sonner et son bourdonnement se répercuta pendant plusieurs minutes, se perdant dans la vallée. Le paysage qui s'offrait à notre vue du haut de ce monastère était d'une beauté très rare.

Il nous semblait voir, en regardant vers la vallée qui s'étendait à nos pieds, entourée de montagnes, la carte de la région dessinée en relief et peinte par la palette magique de quelque merveilleux peintre, et au-dessus, comme toit, le bleu profond du ciel, caractéristique du sud de l'Italie.

Lorsque nous descendîmes du clocher nous vîmes que quelques légionnaires avaient forcé une porte et nous entrâmes aussi.

De précieux lustres de cristal pendaient au plafond, des habits monacaux, des calices de valeur, de véritables œuvres d'art jonchaient le sol avec des missels et beaucoup d'autres choses encore, que les légionnaires retournaient avec une véritable fureur. Clouée au mur se trouvait une plaque de bronze, souvenir que le prince Humbert avait laissé lors d'une visite faite à un monastère.

Après un léger froid, le capitaine SIMON fit former la compagnie, ordonnant d'ouvrir les musettes et aux sous-officiers, d'en vérifier le contenu.

Ceux qui eurent le temps de le faire jetèrent par-dessus le mur ce qu'ils avaient pris, et ceux qui furent surpris avec quelque chose durent le reporter là où ils l'avaient trouvé ; ensuite le capitaine se plaça face à nous, et jouant avec son pistolet il nous dit « *n'oubliez pas que nous sommes des soldats et non des bandits. La prochaine fois que cela se produit, c'est lui qui parlera* », et il nous montra le colt. Ensuite il vira sur les talons et nous fit un signe pour commencer la descente. Les Espagnols étaient furieux et le traitèrent de « *jésuite* ».

Le lendemain nous fîmes une autre marche, escaladant deux pics encore plus élevés et parcourant une trentaine de kilomètres ; bien que la marche fut plus dure, nous sentîmes moins de fatigue que la première fois.

La veille du jour de notre départ au front il y eut une réunion de tout le bataillon et, après une minute de silence pour les morts, on nous remit la médaille coloniale avec une plaque qui portait gravé le nom de "Bir-Hakeim" à tous ceux qui avaient participé à cette bataille ».

Domingo Lopez Survivant de Bir Hakeim, éd. privée

Janvier - Avril 1944 – LA 1^{ère} DFL INTEGRE LE CORPS EXPEDITIONNAIRE ET DEBARQUE EN ITALIE

Maurice MEUNIER

Infirmier à la Cie de commandement
Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Maurice Meunier © Col. M. Meunier

« Ce qui m'a marqué, c'est que tous les soirs, nous avons du spectacle. Et c'était du spectacle aérien. Parce que, où nous étions logés, c'était une grande ferme avec une grande terrasse dessus, et vers 8h00 – 9h00, ou même plus tard dans la nuit, on entendait

des bourdonnements, et c'étaient les bombardiers allemands qui venaient pour bombarder toute la flotte alliée qui était dans la baie de Naples...

Tous les soirs, ils venaient, et tous les projecteurs s'allumaient, balayaient le ciel de leurs faisceaux cherchant les avions. Il y avait également les ballons de protection de tous les navires qui étaient éclairés par les projecteurs et brillaient, ainsi que leurs câbles.

Avec en plus les obus et balles traçantes, les explosions, les bombardiers qui se faisaient descendre cela devenait un réel spectacle. Et nous entendions aussi tous les bruits de la bataille. Cela durait environ trois quarts d'heure – 1 heure presque tous les soirs.

Pour moi qui étais un jeune qui n'avait pas connu la guerre, c'était la première fois que j'entendais les bruits de canons. »

Témoignage de Maurice Meunier (archives E. Minocchi)



Jacques DUPREY

Santé
Ambulance SPEARS



Jacques Duprey

« (...) Du 6 au 10 mai, la formation déploie ses tentes au maximum et s'installe en plein champs près du petit village montagnard de San Clemente à peu près détruit. Le Génie divisionnaire, avec de puissants moyens, l'aide à aplanir son emplacement irrégulier et à ouvrir ses voies d'accès sur les plages de l'avant et sur les routes de l'arrière.

Il la ceinture d'une grande plaie circulaire particulièrement commode pour l'arrivage et le départ des ambulances chargées de blessés. Le personnel creuse des trous individuels ou aménage quelques tranchées-abris laissées plus au Nord par des unités combattantes montées plus au nord.

Le Père BOILLOT, spécialiste du « blackoutage » depuis ses expériences du désert, se met à pester contre les noctambules négligents.

L'aviation allemande est encore active la nuit, malgré la D.C.A. sont les engins divers sont d'ailleurs à craindre dans leur retombée lorsqu'elle donne ses feux d'artifice.



Henri Boillot

L'Ambulance se trouve accolée à certains services divisionnaires et non loin d'elle, des batteries d'artillerie peuvent lui attirer des tirs ennemis.

Tout le dispositif des formations sanitaires mobiles du Corps Expéditionnaire Français s'est d'ailleurs tassé près de la zone d'attaque du Garigliano où doit se faire la percée des fortes lignes de résistance allemandes, dites Ligne Gustav, devant lesquelles les Alliés piétinaient depuis cinq mois... »

Jacques Duprey, L'Ambulance Hadfield Spears ou la drôle d'équipe, Nouvelles Editions Latines, 2008



80^e anniversaire de la Campagne d'ITALIE

Equipe Mémoire :

Sylvie Baudouin - Françoise Amiel-Hébert - Serge Le Nabour
Gilles Mehaut - Eric Minocchi - Florence Roumeguère - Pascal Vanotti

Printemps 2024

Fondation B.M.24 Obenheim

« Sur les chemins de la 1^{ère} D.F.L. 1940-1945 »